



Direction des services
départementaux
de l'Éducation nationale

92

HAUTS-DE-SEINE

Écrire ensemble 2019/2020

CE2

Textes littéraires sur le thème de la promesse

Rencontre 1 – janvier 2020

Une sélection de 8 textes proposée par le groupe départemental Maitrise de la langue



La promesse de l'ogre

Rascal

Illustrations de Régis Lejonc
École des Loisirs/Pastel 2015

Un Ogre avait un fils. Tous deux vivaient dans une grande cabane de bois au beau milieu des bois. [...] L'Ogre était rustre et devait bien peser, sans ses bottes et ses vêtements de peau, le poids d'un bœuf charolais. Son crâne était chauve depuis longtemps et sa longue barbe mal peignée était toujours sale à force de toucher le sol. Le fils de l'Ogre, quant à lui, avait les traits presque aussi grossiers que son père, mais son cœur était sensible et délicat.

Le père avait un appétit d'ogre et cuisinait merveilleusement. Que ce soit une simple omelette, une poule au pot ou des tendrons de veau confits aux carottes. Chaque plat était succulent. Sa cuisine était digne des plus grandes toques étoilées. [...]

De temps à autre, il y avait un tendre enfant qu'il préparait de mille et une façon, sur son large fourneau. Lorsqu'il y avait de l'enfant au menu, le fils redoutait les repas en tête à tête avec son Ogre de père. Il n'en avait jamais mangé, prétextant à chaque fois un mal de ventre ou de je ne sais quoi.

Comme d'autres parents le font auprès de leurs enfants pour une assiette de soupe, d'épinards ou d'endives, l'Ogre insistait auprès de son fils. Sans aucun résultat... Lassé des faux prétextes de son fils, il finissait par s'emparer de l'assiette en fer blanc à l'autre bout de la table et avalait goulûment le morceau d'enfant qui était quasi froid [...] puis parlait à son fils en ces mots :

« Tu es le fils de l'Ogre et un Ogre qui se respecte mange des enfants ! Comme le renard mange des poules, les araignées des mouches, le lapin des carottes... Et l'âne du foin », finissait-il par conclure.

Malgré ce différend, l'Ogre et son fils partageait bon nombre de points communs. Tous les deux se passionnaient pour la botanique et les oiseaux. L'été était leur saison préférée. Ils préféraient la mer à la montagne, la douche au bain. Les parfums du muguet et des violettes étaient de ceux qui les ravissaient. Après le chant des oiseaux, Jean-Sébastien Bach était de loin leur compositeur préféré.

Sans crainte de se tromper, l'on pouvait dire que le père et le fils s'aimaient.

Le goût du père pour la chair tendre des enfants le faisait souvent disparaître de longs jours. À chaque fois, il laissait un mot sur la table. Morceau de papier déchiré sur lequel on pouvait lire à l'encre rouge le mot « enfant ». Une ou deux nuits plus tard, l'Ogre était de retour avec, sur son dos, un large sac de toile de jute dans lequel il y avait un ou plusieurs enfants. Dans ces moments-là, le fils suppliait son Ogre de père de laisser la vie sauve aux pauvres petits. Rien n'y faisait. [...]

Sachant qu'il n'y avait plus rien à faire, le fils prenait la fuite à travers bois [...]. Les hautes fougères le blessaient dans sa course et c'est les jambes en sang qu'il grimpait sur un arbre. C'était toujours le même. Un vieil arbre qui surplombait de sa large couronne la forêt alentour. [...]

Assis sur une des hautes branches, il attendait que la fin du jour cède peu à peu sa place à la nuit. Les étoiles perforaient de points de lumière le ciel noir et courbé et la lune découpée en quart semblait vouloir le questionner. [...] Avant de rejoindre sa chambre à l'étage, le fils regarda la grande marmite qui contenait l'enfant, sur le fourneau encore chaud.

Le lendemain, le fils de l'Ogre ne mangea pas plus d'enfant que d'ordinaire. Sans prétexter cette fois un mal quelconque, il repoussa l'assiette que lui avait adressée son père et alla

chercher un fruit dans la corbeille. Comme à chaque fois, l'Ogre dévora l'assiette de son fils après la sienne et voyant qu'une larme perlait sur la joue de son garçon, il dit :
« Je te fais la promesse de ne plus jamais manger de petits. Celui-ci était le dernier, fils ! »

Le fils embrassa son père comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps et tous les deux se dirent qu'ils s'aimaient. L'été s'écoulait sans qu'aucun papier marqué « enfant » ne vienne ternir ces chaudes journées. [...] Le fils de l'Ogre fêta ses dix ans et reçut de son père un bel harmonica. Il était doué et il ne lui fallut pas plus d'une journée pour en sortir de jolis sons. Chaque soir, il jouait à son père de nouveaux airs. L'été passa et la forêt s'habilla peu à peu d'autres couleurs. Aux premiers jours de septembre, il savait jouer les préludes de Bach.

Mais par un matin froid et pluvieux, le terrible mot était à nouveau là, posé sur une vieille table de bois. Écrit comme d'ordinaire en hautes lettres rouges. Le fils de l'Ogre cassa son harmonica à coups de pieds et sanglota. À son retour, l'Ogre ne trouva pas son fils à la cabane de bois et remarqua l'harmonica brisé sur une des lames du plancher. Il déposa son sac de toile et s'en alla chercher son grand couteau. Il n'était pas comme d'habitude accroché à la longue pointe d'acier plantée au revers de la porte.

L'Ogre le chercha partout [...] Ne le trouvant pas, il devina que son fils avait dû le cacher en son absence. Qu'à cela ne tienne, il décida d'attendre le retour de son fils et remit à plus tard la mort de l'enfant.

Il dénoua la corde qui enserrait le sac de toile d'un triple nœud, y plongea sa large main et empoigna l'enfant par les cheveux. Elle avait de longs cheveux roux et devait peser tout habillée une trentaine de kilos. Elle portait une robe imprimée de petite fleurs rouges aux longues tiges vertes et l'un des sabots avait dû rester au fond du sac. Elle pouvait à présent mettre un visage sur cette odeur. Une odeur âcre et sauvage qui n'avait cessé de l'accompagner deux jours durant. Lorsque son visage arriva à hauteur de celui de l'Ogre, elle ne sembla effrayée en rien. Elle regardait ces yeux noirs d'encre injectés de sang, ces oreilles percées de deux larges anneaux d'or, ce nez vérolé sur lequel une guêpe venait de se poser. L'insecte se cabra et enfonça son dard dans la chair violacée de l'Ogre. Son nez se mit alors à enfler et doubla aussitôt de volume. Tout en maudissant de cent noms d'oiseaux la maudite guêpe, l'Ogre hurlait de douleur et finit par lâcher l'enfant. Profitant de la situation, la fillette se mit à courir le plus vite qu'elle pouvait en direction de la forêt. [...] L'Ogre marchait à grandes enjambées au travers des feuilles rousses et jaunes chassées par le vent et ses pas. Son nez le faisait encore souffrir un peu. La fillette était arrivée tout au bout de la forêt. Essoufflée et chancelante. Devant elle, c'était le vide.

Une falaise abrupte comme il en existe en bord d'océan plongeait verticale sur une ancienne carrière. Elle aperçut l'énorme silhouette de l'Ogre sortir de la forêt et se diriger droit vers elle.

Elle essaya de lui échapper, mais l'Ogre finit par l'attraper par un pan de sa robe. Lorsqu'il ceintura l'enfant, tout au bord de la crête, le sol céda sans prévenir sous sa masse. Dans sa chute, l'Ogre s'accrocha au tronc d'un arbre qui avait grandi tout à l'horizontal entre les roches. Comme s'il se fût agi d'une corde, l'enfant s'agrippa le long de la longue barbe noire jusqu'aux épaules de l'Ogre.

Du haut de son vieil arbre, le fils de l'Ogre avait tout vu. Une fillette aux cheveux roux sur les épaules, son Ogre de père était là, accroché à un arbre tel un fruit mûr.

« Sauve-moi, Fils ! Pardonne-moi », implora l'Ogre. Le fils se coucha sur l'herbe et donna sa main à la fillette qui l'empoigna. C'est ce moment-là que l'arbre choisit pour céder. L'Ogre tomba de tout son poids sur des pierres de toutes formes.

Avant que la vie ne le quitte, l'Ogre reconnut son grand couteau qui gisait à ses côtés.



Walter Crane, 1874

Le roi grenouille ou Henri de fer

Les frères Grimm

Dans des temps très anciens, alors qu'il pouvait encore être utile de faire des vœux, vivait un roi dont toutes les filles étaient belles. La plus jeune était si belle que le soleil, qui en a cependant tant vu, s'étonnait chaque fois qu'il illuminait son visage. Non loin du château du roi, il y avait une grande et sombre forêt et, dans la forêt, sous un vieux tilleul, une fontaine.

Un jour qu'il faisait très chaud, la royale enfant partit dans le bois, et s'assit au bord de la source fraîche. Et comme elle s'ennuyait, elle prit sa balle en or, la jeta en l'air et la rattrapa ; c'était son jeu favori. Il arriva que la balle d'or, au lieu de revenir dans sa main, tomba sur le sol et roula tout droit dans l'eau. La princesse la suivit des yeux, mais la balle disparut : la fontaine était si profonde qu'on n'en voyait pas le fond. La jeune fille se mit à pleurer, à pleurer de plus en plus fort ; elle était inconsolable. Comme elle gémissait ainsi, quelqu'un lui cria :
- Pourquoi pleures-tu, princesse, si fort qu'une pierre s'en laisserait attendrir ?

Elle regarda autour d'elle pour voir d'où venait la voix et aperçut une grenouille qui tendait hors de l'eau sa tête grosse et affreuse.

- Ah! c'est toi, vieille barboteuse ! dit-elle, je pleure ma balle d'or qui est tombée dans la fontaine.
- Tais-toi et ne pleure plus, dit la grenouille, je vais t'aider. Mais que me donneras-tu si je te rapporte ton jouet ?
- Ce que tu voudras, chère grenouille, répondit-elle, mes habits, mes perles et mes diamants et même la couronne d'or que je porte sur la tête.
- Je ne veux ni de tes perles, ni de tes diamants, ni de ta couronne. Mais, si tu acceptes de m'aimer, si tu me prends comme compagne et camarade de jeux, si je peux m'asseoir à ta table à côté de toi, manger dans ton assiette, boire dans ton gobelet et dormir dans ton lit, si tu me promets tout cela, je plongerai au fond de la source et te rendrai ta balle.
- Mais oui, dit-elle, je te promets tout ce que tu veux à condition que tu me retrouves ma balle. Elle se disait : Elle vit là, dans l'eau avec les siens et coasse. Comment serait-elle la compagne d'un être humain ?

Quand la grenouille eut obtenu sa promesse, elle mit la tête sous l'eau, plongea et, peu après, réapparut en tenant la balle entre ses lèvres. Elle la jeta sur l'herbe. En retrouvant son beau jouet, la fille du roi fut folle de joie. Elle le ramassa et partit en courant.

- Attends ! Attends ! cria la grenouille. Emmène-moi ! Je ne peux pas courir aussi vite que toi ! Mais il ne lui servit à rien de pousser ses 'coâ ! coâ ! coâ !' aussi fort qu'elle pouvait. La jeune fille ne l'écoutait pas. Elle se hâtait de rentrer à la maison et bientôt la pauvre grenouille fut oubliée. Il ne lui restait plus qu'à replonger dans la fontaine.

Le lendemain, comme la petite princesse était à table, mangeant dans sa jolie assiette d'or, avec le roi et tous les gens de la Cour, on entendit – plouf ! plouf ! plouf ! plouf ! - quelque chose qui montait l'escalier de marbre. Puis on frappa à la porte et une voix dit :

- Fille du roi, la plus jeune, ouvre-moi !

Elle se leva de table pour voir qui était là. Quand elle ouvrit, elle aperçut la grenouille. Elle repoussa bien vite la porte et alla reprendre sa place. Elle avait très peur. Le roi vit que son cœur battait fort et dit :

- Que crains-tu, mon enfant? Y aurait-il un géant derrière la porte, qui viendrait te chercher ?

- Oh! non, répondit-elle, ce n'est pas un géant, mais une vilaine grenouille.

- Que te veut cette grenouille?

- Ah ! cher père, hier, comme j'étais au bord de la fontaine et que je jouais avec ma balle d'or, celle-ci tomba dans l'eau. Parce que je pleurais bien fort, la grenouille me l'a rapportée. Et comme elle me le demandait avec insistance, je lui ai promis qu'elle deviendrait ma compagne. Mais je ne pensais pas qu'elle sortirait de son eau. Et voilà qu'elle est là dehors et veut venir auprès de moi.

Sur ces entrefaites, on frappa une seconde fois à la porte et une voix dit :

- Fille du roi, la plus jeune,

Ouvre-moi !

Ne sais-tu plus ce qu'hier

Au bord de la fontaine fraîche

Tu me promis ?

Fille du roi, la plus jeune,

Ouvre-moi !

Le roi dit alors:

- Ce que tu as promis, il faut le faire. Va et ouvre !

Elle se leva et ouvrit la porte. La grenouille sautilla dans la salle, toujours sur ses talons, jusqu'à sa chaise. Là, elle s'arrêta et dit :

- Prends-moi auprès de toi !

La princesse hésita. Mais le roi lui donna l'ordre d'obéir. Quand la grenouille fut installée sur la chaise, elle demanda à monter sur la table. Et quand elle y fut, elle dit :

- Approche ta petite assiette d'or, nous allons y manger ensemble.

La princesse fit ce qu'on voulait, mais c'était malgré tout de mauvais cœur. La grenouille mangea de bon appétit ; quant à la princesse, chaque bouchée lui restait au travers de la gorge. À la fin, la grenouille dit :

- J'ai mangé à satiété ; maintenant, je suis fatiguée. Conduis-moi dans ta chambrette et prépare ton lit de soie; nous allons dormir.

La fille du roi se mit à pleurer; elle avait peur du contact glacé de la grenouille et n'osait pas la toucher. Et maintenant, elle allait dormir dans son joli lit bien propre! Mais le roi se fâcha et dit:

- Tu n'as pas le droit de mépriser celle qui t'a aidée quand tu étais dans le chagrin.

La princesse saisit la grenouille entre deux doigts, la monta dans sa chambre et la déposa dans un coin. Quand elle fut couchée, la grenouille sauta près du lit et dit :

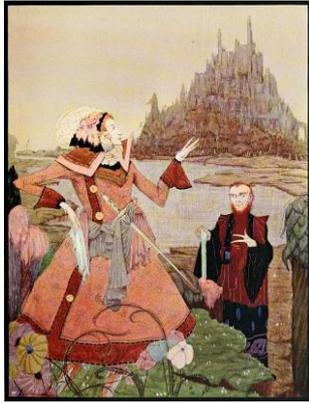
- Prends-moi, sinon je le dirai à ton père.

La princesse se mit en colère, saisit la grenouille et la projeta de toutes ses forces contre le mur :

- Comme ça tu dormiras, affreuse grenouille!

Mais quand l'animal retomba sur le sol, ce n'était plus une grenouille. Un prince aux beaux yeux pleins d'amitié la regardait. Il en fut fait selon la volonté du père de la princesse. Il devint son compagnon aimé et son époux. Il lui raconta qu'une méchante sorcière lui avait jeté un sort et la princesse seule pouvait l'en libérer. Le lendemain, ils partiraient tous deux pour son royaume. Ils s'endormirent et, au matin, quand le soleil se leva, on vit arriver une voiture attelée de huit chevaux blancs. Ils avaient de blancs plumets sur la tête et leurs harnais étaient d'or.

À l'arrière se tenait le valet du jeune roi. C'était le fidèle Henri [...] Le fidèle Henri l'y fit monter avec la princesse, et s'installa de nouveau à l'arrière, tout heureux de voir son maître libéré du mauvais sort.



Harry Clarke, 1922.

Riquet à la houppe

Charles Perrault

Il était une fois une Reine qui accoucha d'un fils, si laid et si mal fait, qu'on douta longtemps s'il avait forme humaine. Une Fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit ; elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait, à la personne qu'il aimerait le mieux.

Tout cela consola un peu la pauvre Reine, qui était bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il dit mille jolies choses, et qu'il avait dans toutes ses actions je ne sais quoi de si spirituel, qu'on en était charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houppe, car Riquet était le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans, la Reine d'un Royaume voisin accoucha de deux filles ; la première qui vint au monde était plus belle que le jour : la Reine en fut si aise, qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avait ne lui fit mal. La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet à la Houppe était présente, et pour modérer la joie de la Reine, elle lui déclara que cette petite Princesse n'aurait point d'esprit, et qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle. Cela mortifia beaucoup la Reine ; mais elle eut quelques moments après un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide. « Ne vous affligez point tant, Madame, lui dit la Fée ; votre fille sera récompensée d'ailleurs¹, et elle aura tant d'esprit, qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté. - Dieu le veuille, répondit la Reine, mais n'y aurait-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'ainée qui est si belle ? - Je ne puis rien pour elle, Madame, du côté de l'esprit, lui dit la Fée ; mais je puis tout du côté de la beauté ; et comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira. »

A mesure que ces deux Princesses devinrent grandes, leurs perfections crurent aussi avec elles, et on ne parlait partout que de la beauté de l'ainée, et de l'esprit de la cadette. Il est vrai aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'ainée devenait plus stupide de jour en jour : ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle disait une sottise. Elle était avec cela si maladroite qu'elle n'eût pu ranger quatre Porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoique la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportait presque toujours sur son aînée dans toutes les Compagnies. D'abord on allait du côté de la plus belle pour la voir et pour l'admirer, mais bientôt après, on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables ; et on était étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'ainée n'avait plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette. L'ainée, quoique fort stupide, le remarqua bien, et elle eût donné sans regret toute

¹ dédommée d'un autre côté.

sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La Reine, toute sage qu'elle était, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise, ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre Princesse.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid et fort désagréable, mais vêtu très magnifiquement. C'était le jeune Prince Riquet à la Houppe, qui étant devenu amoureux d'elle sur ses Portraits qui couraient par tout le monde, avait quitté le Royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect et toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les compliments ordinaires, qu'elle était fort mélancolique, il lui dit : « Je ne comprends point, Madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes, peut être aussi triste que vous le paraissez ; car quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre.

- Cela vous plait à dire, Monsieur, lui répondit la Princesse, et en demeura là. - La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est si grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reste ; et quand on le possède, je ne vois pas qu'il y ait rien qui puisse nous affliger beaucoup. - J'aimerais mieux, dit la Princesse, être aussi laide que vous et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et être bête autant que je le suis. - Il n'y a rien, Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir, et il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer. - Je ne sais pas cela, dit la Princesse, mais je sais bien que je suis fort bête, et c'est de là que vient le chagrin qui me tue. - Si ce n'est que cela, Madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur. - Et comment ferez-vous ? dit la Princesse. - J'ai le pouvoir, Madame, dit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir à la personne que je dois aimer le plus ; et comme vous êtes, Madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. »

La Princesse demeura tout interdite, et ne répondit rien. « Je vois, reprit Riquet à la Houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en étonne pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. ». La Princesse avait si peu d'esprit et en même temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais ; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houppe, qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'était auparavant ; elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait, et à le dire d'une manière fine, aisée et naturelle : elle commença dès ce moment une conversation galante et soutenue avec Riquet à la Houppe, où elle brilla d'une telle force que Riquet à la Houppe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au Palais, toute la Cour ne savait que penser d'un changement si subit et si extraordinaire, car autant qu'on lui avait ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendait-on dire de choses bien sensées et infiniment spirituelles. Toute la Cour en eut une joie qui ne se peut imaginer, il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paraissait plus auprès d'elle qu'une Guenon fort désagréable.

Le Roi se conduisait par ses avis, et allait même quelquefois tenir le Conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes Princes des Royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demandèrent en Mariage ; mais elle n'en trouvait point qui eût assez d'esprit, et elle les écoutait tous sans s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté² pour lui. Son père, s'en étant aperçu, lui dit qu'il la faisait la maîtresse sur le choix d'un Époux, et qu'elle n'avait qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit et plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donnât du temps pour y penser.

Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avait trouvé Riquet à la Houppe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire. Dans le temps qu'elle se promenait, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent et qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'on disait : « Apporte-moi cette marmite » ; l'autre : « Donne-moi cette chaudière » ; l'autre : « Mets du bois dans ce feu. » La terre

² penchant.

s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande Cuisine pleine de Cuisiniers, de Marmitons et de toutes sortes d'Officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente Rôtisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois autour d'une table fort longue, et qui tous, la lardoire³ à la main, et la queue de Renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'une Chanson harmonieuse.

La Princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient. « C'est, Madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le Prince Riquet à la Houppe, dont les noces se feront demain. » La Princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été, et se ressouvenant tout à coup qu'il y avait un an qu'à pareil jour, elle avait promis d'épouser le Prince Riquet à la Houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que quand elle fit cette promesse elle était une bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le Prince lui avait donné, elle avait oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade que Riquet à la Houppe se présenta à elle, brave, magnifique, et comme un Prince qui va se marier. « Vous me voyez, dit-il, Madame exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, et me rendre en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes. - Je vous avouerai franchement, répondit la Princesse, que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, et que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez. - Vous m'étonnez, Madame, lui dit Riquet à la Houppe. - Je le crois, dit la Princesse, et assurément si j'avais affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. "Une Princesse n'a que sa parole, me dirait-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis " ; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que quand je n'étais qu'une bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser ; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens⁴ que je n'étais, je prenne, aujourd'hui, une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là ? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, et de me faire voir plus clair que je ne voyais. - Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houppe, serait bien reçu⁵, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, Madame, que je n'en use pas de même, dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que celles qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît. À la réserve⁶ de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaît, êtes-vous malcontente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur, et de mes manières? - Nullement, répondit la Princesse ; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. - Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. - Comment cela se peut-il faire ? lui dit la Princesse. - Cela se fera, répondit Riquet à la Houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; et afin, Madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même Fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qu'il me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur. - Si la chose est ainsi, dit la Princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le Prince du monde le plus beau et le plus aimable; et je vous en fais le don autant qu'il est en moi⁷. »

La Princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houppe parut à ses yeux, l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la Fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette Métamorphose. Ils disent que la Princesse, ayant fait réflexion sur la persévérance de son Amant, sur sa discrétion, et sur toutes les bonnes qualités de son âme

³ instrument pour larder, c'est-à-dire pour piquer la viande avec de petits bouts de lards.

⁴ à propos de.

⁵ approuvé.

⁶ à l'exception.

⁷ en mon pouvoir.

et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps, ni la laideur de son visage, que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, et qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avait vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charma; ils disent encore que ses yeux qui étaient louches ne lui en parurent que plus brillants, que leur dérèglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour, et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de Martial et d'Héroïque!

Quoi qu'il en soit, la Princesse lui promit sur-le-champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtint le consentement du Roi son Père. Le Roi ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la Houppe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un Prince très spirituel et très sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain les noces furent faites, ainsi que Riquet à la Houppe l'avait prévu, et selon les ordres qu'il en avait donnés longtemps auparavant.

MORALITÉ

Ce que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la vérité même ;
Tout est beau dans ce que l'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITÉ

*Dans un objet où la Nature
Aura mis de beaux traits, et la vive peinture
D'un teint où jamais l'Art ne saurait arriver,
Tous ces dons pourront moins pour rendre un cœur sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'amour y fera trouver.*



20 contes du Niger

Jean Muzi

Castor poche Flammarion, 1999, « La promesse »

Un homme, dont les doigts étaient rongés par la lèpre, vivait de la vente de ses poulets. Chaque jour, il allait chercher des termites pour les nourrir.

Un matin, alors qu'il longeait le fleuve, il arriva près d'un grand arbre où un rapace avait fait son nid et pondu ses œufs.

- Pourquoi ramasses-tu des termites? lui demanda l'oiseau.
- J'éleve des poulets, répondit l'homme. Les termites me servent à les engraisser. Je n'ai pas la possibilité de faire un autre travail, car mes doigts sont coupés.
- Accepterais-tu de protéger mes œufs si je te rendais tes doigts? demanda le rapace.
- J'accepte, dit l'homme avec empressement.

L'oiseau le saisit alors à l'aide de ses serres et l'emporta au ciel. Puis il le laissa retomber. Lorsqu'il se releva, l'homme constata avec joie qu'il avait retrouvé ses doigts.

- J'ai le pouvoir de te donner tout ce que tu désires, déclara le rapace. Que souhaites-tu donc?
- Des fruits ! dit l'homme.

L'oiseau s'envola et revint avec une dizaine de fruits dont il lui fit présent.

- Que veux-tu encore?
- Plusieurs chevaux ! répondit l'homme.

Le rapace s'envola encore et rapporta vingt chevaux racés. L'homme demanda aussi de l'or et des captifs pour cultiver ses champs. L'oiseau lui accorda tout ce qu'il voulait. Et il fit de lui un roi.

- J'espère, dit le rapace, que tu te souviendras de tout ce que je t'ai donné. En échange, tu m'as promis de protéger mes œufs. Tiens ta promesse et veille bien sur eux.

Chaque matin, l'homme allait s'asseoir sous l'arbre où l'oiseau avait fait son nid. Comme il était devenu roi, des griots l'accompagnaient et faisaient de leur mieux pour le divertir. En fin de journée, il les récompensait en offrant à chacun le présent de son choix. Les griots choisissaient généralement quelques pièces d'or ou, parfois, une vache. Mais un soir, l'un d'eux exigea les œufs du rapace dont le roi avait la garde.

- C'est impossible, déclara le souverain. Choisis autre chose.
- Ce sont ces œufs que je veux, dit le griot.
- Non ! reprit le roi.

Alors tous ceux qui étaient présents protestèrent. Et les vieux sages déclarèrent que, si le griot maintenait sa demande, il faudrait couper l'arbre et lui donner les œufs.

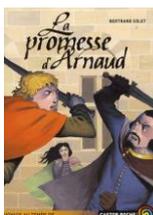
- J'interdis qu'on y touche, s'écria le roi.

Pourtant, malgré son interdiction, les griots, armés de haches, commencèrent à couper l'arbre, très tôt le lendemain, pendant que le roi dormait encore. Le rapace était déjà parti chasser. Il entendit les coups de hache et retourna rapidement vers son nid. Il arriva au moment où l'arbre s'abattait, brisant les œufs dans sa chute.

Fou de rage, l'oiseau se rendit chez le roi qui venait de se lever. Il le saisit à l'aide de ses serres et l'emporta. Arrivé à l'endroit où il l'avait laissé tomber la première fois, il le lâcha de nouveau.

Lorsqu'il se releva, l'homme s'aperçut que ses doigts étaient comme par le passé, rongés par la lèpre.

- Tu ne retrouveras jamais ni tes doigts ni les biens que je t'avais donnés, dit l'oiseau, car tu n'as pas su tenir ta promesse.



La promesse d'Arnaud

Bertrand Solet

Castor poche, 2007, p. 140-143

Le roman se passe durant la guerre de Cent ans. Arnaud intègre une troupe de soldats commandée par Bertrand du Guesclin et promet à Léonor, dont il est tombé sous le charme, de se montrer digne de son amour par le combat et la victoire. Isabeau, quant à elle, devient suivante chez dame Tiphaine Ragueneil. Depuis longtemps, Isabeau est amoureuse d'Olivier de Charonne, et celui-ci, parti raccompagner ses parents à Paris, promet, lui, de revenir bientôt, de ne plus la quitter et de lui écrire souvent en attendant. Isabeau, qui n'est qu'une simple villageoise, apprend donc à lire, mais Olivier ne donne plus de nouvelles.

Ce matin-là, tandis qu'Isabeau s'occupe de couture, Tiphaine Ragueneil vient la rejoindre. Elle semble de belle humeur.

- Rassure-toi, lui dit-elle, les astres me disent qu'après la pluie le soleil brillera, pour toi comme pour moi.
- Les astres sont bien aimables, madame ; en attendant, il pleut beaucoup ; voilà des mois qu'Olivier de Charonne a quitté Pontorson. Il avait promis de me donner de ses nouvelles... Non, ce n'était pas la peine de m'apprendre à lire.
- Console-toi (...), tu ne manques pas de prétendants à Dinan. Je connais un gentil petit écuyer qui doit rêver de ton doux visage et de tes grands yeux bleus, rien qu'à voir l'air niais qu'il prend dès qu'il t'aperçoit.

Isabeau rougit, mais répond hardiment :

- Et vous, madame, pardonnez-moi, mais je vois également bien des seigneurs qui cherchent à vous séduire ; les plus nobles de la ville sont à vos pieds.
- Tais-toi, Isabeau. Tu sais qui j'aime, et je n'aimerai jamais que lui.
- Eh bien, moi, c'est pareil, madame.

Après avoir prononcé ces paroles définitives, la sœur d'Arnaud reprend sa broderie.

Quelques journées passent encore sans que le soleil brille ; puis, un nouveau matin, Tiphaine Ragueneil fait grise mine :

- Les astres sont formels, affirme-t-elle à sa suivante, nous sommes entrées toutes deux dans une période néfaste ; je ne te l'explique pas en détail, mais sache que les signes du zodiaque nous sont défavorables ; ne t'attends donc point à quelque événement heureux...

C'est pourtant ce jour que choisit Olivier de Charonne pour arriver à Dinan au grand galop de son cheval, couvert de poussière et ivre de fatigue. Mais peut-être n'était-il pas au courant des prévisions de l'horoscope ?

Bousculant les serviteurs de dame Ragueneil, Olivier rejoint Isabeau, se jette à ses genoux, lui demande pardon. Affolée de surprise, la jeune fille le relève, attendant des explications.

Olivier les lui donne en hâte, Isabeau boit ses paroles. En fait, lorsque messire de Charonne revint de Pontorson à Paris, avec sa famille, il prit aussitôt la décision de faire un pèlerinage à Jérusalem pour remercier le ciel d'avoir permis la délivrance de son frère prisonnier des Anglais. Avant le départ, Olivier avait écrit à Isabeau pour la prévenir, et même envoyé son serviteur Basoche porter le message, en personne, à la jeune fille. Las, Basoche perdit la lettre en chemin, et rentra à Paris tout penaud, attendant le retour d'Olivier pour avouer sa mésaventure.

- À peine arrivé, à peine mis au courant, j'ai sauté sur un cheval, et me voici, Isabeau, pour te

dire que je ne t'ai pas oubliée, et que j'ai pensé à toi tous les jours et toutes les nuits.

La jeune fille sanglote de bonheur dans les bras d'Olivier. En les voyant ainsi, Tiphaine Ragueneau se demande s'il faut toujours croire aux horoscopes, se dit que non, et décide de partir sur-le-champ rendre une petite visite à Bertrand du Guesclin.



La promesse

Yaël Hassan

Castor poche Flammarion, 1999

Sarah Weiss n'est encore qu'une enfant lorsqu'elle quitte avec sa mère la Pologne pour rejoindre Paris. La petite fille juive est bientôt confrontée aux tourments de la guerre et de l'occupation. Les rafles se multiplient, Sarah se cache et parvient à se sauver avec son ami, Joseph. Les deux enfants sont alors recueillis par un couple de paysans normands. Pour Sarah, l'espoir réside dans cette promesse insensée donnée jadis à son grand-père : trouver un jour un pays, un chez-soi...

Maman racontait :

« Je suis née, nous sommes nées dans un tout petit village, un shtetl, aux confins de la Biélorussie. Un shtetl, comme il en existait tant alors, avec ses rues de terre battue, ses maisons basses au toit de chaume, sa place bruisante et odorante les jours de marché, sa synagogue, son cimetière et la forêt toute proche. C'est là également que sont nés Shmuel, ton père, et ton grand-père, Shlomo. Comme nous étions très pauvres, nous habitions tous ensemble chez tes grands-parents dans une petite maison blanche adossée au cimetière. En contrebas, juste en deçà du minuscule potager, coulait la rivière qui chaque année nous annonçait le retour du printemps, lorsque ses eaux enfin libérées du gel se remettaient à ruisseler en rebondissant joyeusement sur les pierres rondes de son lit. Tu t'en souviens, Sarahlé ? ».

Et j'opinai un tout petit peu de la tête. Un tout petit peu seulement pour ne pas trop mentir.

Maman poursuivait :

« Si nous habitions si près du cimetière c'était parce que ton grand-père en était le graveur. On l'appelait Shlomo le graveur de tombes. Dès que je le pouvais, je me sauvais de la maison et le rejoignais dans son petit atelier où je passais de longues heures à le regarder travailler tandis qu'il me racontait la Bible qu'il accommodait et interprétait à son gré selon les jours et son humeur. Il était un conteur né et ses mêmes histoires cent fois racontées prenaient sans cesse un nouvel attrait. Il ajoutait un détail par-ci, une couleur par-là, pour enjoliver encore et encore ses récits. Alors que la majorité des gens du village rêvait de pouvoir partir un jour ou l'autre en Amérique, ton grand-père, lui, avait un autre rêve. Et quel était le rêve de grand-père Shlomo, Sarahlé ? »

Je faisais alors semblant d'hésiter, de ne plus me souvenir, juste pour la faire rire.

« - Euh... Le rêve de grand-père Shlomo c'était ... la Chine ! »

Et maman riait, riait.

-« Mais non, pas la Chine. Le rêve de grand-père Shlomo c'était de partir en Palestine, en Terre promise.

-Le pays où coulent le lait et le miel ?

-Oui, le pays où coulent le lait et le miel ? Mais grand-mère Rivka ne l'entendait pas du tout de cette oreille. Elle, ce qu'elle voulait, c'était partir en Amérique pour y faire fortune, comme tout le monde. Et grand-père s'énervait et lui disait : « L'Amérique, l'Amérique ! Mais que croyez-vous ? Que l'or y coule en ruisseau ? Qu'il suffit de se baisser pour le ramasser ? S'il y a ici-bas une seule terre qui contienne la moindre richesse, c'est celle de Palestine, notre terre, la seule qui vaine que l'on quittât le shtetl. L'Amérique, l'Amérique ! Elle est belle votre Terre promise, peuplée de qui, de quoi ? De sauvages ! Et de sauvages même pas juifs par-dessus le marché ! » Et quand grand-père s'énervait ainsi, grand-mère haussait les épaules et le traitait de « meshigue », de fou. Il me faisait tant de peine, grand-père, avec rêve impossible. Puis, peu à peu, tes ondes et tantes sont partis. Et nous sommes restés seuls, ton père et moi, avec grand-père et grand-mère. Quand il est tombé malade, je l'ai veillé pendant des jours et des nuits et je lui ai promis, oui, je lui ai promis de faire tout mon possible pour m'y installer un jour, moi, en Palestine avec toi et ton père. Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour tenir ma promesse. Et si toutefois, pour une raison ou pour une autre, je ne la tenais pas, ce sera à toi, Sarahlé, de la tenir pour moi, Tu promets ? ».

Bien sûr que je promettais. Que n'aurais-je fait pour voir les yeux de maman briller ainsi encore et encore ?



Le mime

Albert Jacquard

La joie de lire, 1994

Romuald, enfant d'artistes de cirque, voudrait lui aussi monter sur la piste. Malheureusement, sa surdité l'en empêche. Il décide envers et contre tout de réaliser son rêve, en devenant mime. En regardant chaque soir, secrètement, le numéro de clown de Capito, le clown rieur, il se décide.

Il n'en supporta pas davantage. Un hurlement rauque s'échappa de son ventre. Il claqua la porte et s'enfuit se réfugier sous le chapiteau. Là-bas, c'était le calme avant l'agitation qui précède le spectacle.

Il se jeta à terre dans la poussière et pleura, recroquevillé sur lui-même. Il empoigna violemment ses oreilles et les tira dans tous les sens ...

Il les détestait : elles étaient la cause de tous ses malheurs.

Cette nuit-là, grelottant de froid dans son lit, il se fit une promesse : il serait mime, envers et contre tout. Envers et contre tous.

Il sursaute. Le grand projecteur qui domine le chapiteau vient de s'allumer. Le spectacle est terminé. Ses parents et son frère vont revenir, traînant derrière eux une odeur âcre d'hommes et de bêtes. Il se déshabille rapidement et se glisse sous les couvertures. Quand ils ouvriront la porte, il fermera les yeux (...)

Le lendemain, au réveil, il prend sous son lit le carton dans lequel il cache ses trésors : de beaux cailloux qu'il a ramenés de la mer, un canif, un clown en bois, une boîte métallique gravée. De cette boîte sort des pièces de monnaie et quelques billets de banque, puis il part acheter tout ce qui sera nécessaire à son numéro. Il file vers la ville. Sur le chemin du retour, il caresse le feutre du chapeau haut de forme qu'il vient d'acquérir, comme pour s'assurer qu'il ne rêve pas.

Au campement, il se dirige rapidement vers la loge où les artistes vérifient leur tenue avant d'entrer en piste. A ces heures, il ne devrait y avoir personne.

Il passe alors son pull et son collant noir. Devant le miroir, il se sourit et commence à se maquiller. Sa main n'hésite pas. Dans sa tête, il connaît tous ces gestes par cœur. C'est dire s'il a du métier ! puis il reste de longues minutes à s'observer derrière son grimage. Alors, naturellement, son corps se déploie et s'impose. Il emplît tout l'espace et raconte : le mime se laisse déjà guider par le fil de son histoire, l'histoire de son numéro.

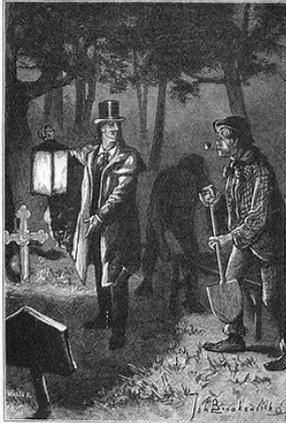
Devant la porte de sa loge, le clown regarde l'artiste. Il ne bouge pas. Comme un voleur, il vit cet instant magique. Puis il s'approche du Romuald qui sursaute et lui tend son nez rouge. « Tiens, les bons mimes en mettent aussi, parfois... Demain après-midi, viens dans ma caravane. Je t'attendrai », lui dit-il en s'efforçant d'articuler (...)

Dans les coulisses, on l'embrasse, on le félicite, on lui offre des fleurs. Romuald répond tant bien que mal à ces élans amicaux. Lui qui a l'habitude de vivre en solitaire se sent submergé par tant de gestes et de regards bienveillants (...)

« Tu sais Romuald, articule lentement le clown, je voudrais te remercier ...

Grâce à toi, c'est un peu de Julien qui était présent ce soir. Mon fils était malade et pour lui donner du courage, je lui répétais qu'un jour nous ferions un spectacle ensemble. »

Romuald retint son souffle. Mais bien vite Capito détourne son regard et ordonne : « Allez ouste, maintenant. Et oublie cette histoire. On n'en parle plus. Tu m'as compris ? ».



Jōhān Coenraad Braakensiek, 1910

Les aventures de Tom Sawyer

Mark Twain

chapitre 10 : « Le serment »

Une nuit, Tom Sawyer s'évade de sa chambre pour aller rejoindre son ami Huck. Ils ont prévu de se rendre au cimetière de leur village. Mais ils sont alors témoins de l'exhumation d'un cadavre par le jeune docteur Robinson, aidé de Muff Potter, ivre, et de Joe l'Indien. S'ensuit une dispute au cours de laquelle Muff Potter est assommé, puis Joe l'indien poignarde le docteur avec le couteau de l'ivrogne et le glisse entre ses doigts. Lorsque Muff revient à lui, l'Indien le persuade qu'il a tué le docteur, et Muff prend alors ses jambes à son cou.

Muets d'horreur, Tom et son ami Huck prirent la fuite vers le village au pas de course. De temps en temps, ils regardaient par-dessus leur épaule pour voir si personne ne les suivait. La moindre souche rencontrée prenait pour eux figure humaine et menaçante, aussi retenaient-ils leur souffle. Comme ils atteignaient les quelques maisons isolées aux abords de Saint-Petersburg, les aboiements des chiens de garde arrachés à leur sommeil leur donnèrent des ailes.

« Si seulement nous pouvions arriver à l'ancienne tannerie avant d'être à bout de forces ! Je n'en peux plus », murmura Tom d'une voix entrecoupée.

Seule lui répondit la respiration haletante de Huck, et les deux garçons poursuivirent leur effort les yeux fixés sur leur but. Ils gagnaient régulièrement du terrain et franchirent en même temps la porte de l'usine abandonnée. Soulagés mais épuisés, ils s'allongèrent par terre dans l'obscurité protectrice.

« Dis donc, Huckleberry, fit Tom à voix basse. Comment tout cela va-t-il se terminer ?

– Par une bonne petite pendaison si jamais le docteur n'en réchappe pas.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr.

– Oui, mais qui est-ce qui va prévenir la police ? demanda Tom après avoir réfléchi. Nous ?

– Tu n'es pas fou ! s'exclama Huck. Suppose que Joe l'Indien ne soit pas pendu pour une raison ou pour une autre, il finira toujours par nous tuer, aussi sûr que nous sommes couchés là !

– C’est justement ce que je me disais, Huck.
– Si quelqu’un doit parler, il vaut mieux que ce soit Muff Potter. Il est assez ivrogne pour ne pas savoir tenir sa langue. »

Tom se tut et continua de réfléchir.

« Dis donc, Huck, fit-il au bout d’un moment. Muff Potter ne sait rien. Il ne pourra rien dire.

– Pourquoi ne sait-il rien ?

– Parce qu’il avait perdu connaissance quand Joe a fait le coup.

– Sapristi ! C’est pourtant vrai !

Et puis, il y a autre chose : le docteur l’a peut-être tué avec la stèle...

– Non, je ne pense pas, Tom. Il avait trop bu. C’est plutôt ça. Il boit comme un trou. Tu sais, moi je m’y connais. Quand papa a pris un coup de trop, on pourrait l’assommer avec une cathédrale, ça ne le tuerait pas. C’est lui-même qui le dit. Forcément, c’est la même chose pour Muff Potter. En tout cas, j’avoue que s’il avait été à jeun, un coup pareil de stèle l’aurait tué net.

– Huck, es-tu vraiment sûr de pouvoir tenir ta langue, toi ?

– Nous sommes bien forcés de ne rien dire, Tom. Si jamais la police ne pend pas ce diable (...) et si nous ne gardons pas pour nous ce que nous savons, il nous fichera à l’eau et nous noiera comme deux chats. Maintenant, écoute-moi, Tom. Ce que nous avons de mieux à faire c’est de jurer de nous taire quoi qu’il arrive.

– D’accord. Je crois aussi que c’est ce que nous avons de mieux à faire. Lève la main et dis : je le jure !...

– Non, non. Pour une chose comme celle-là, ça ne suffit pas. (...) Non, non, c’est trop important ! Il faut signer un papier. Signer avec du sang ! »

Tom trouva l’idée sublime. Elle s’accordait à merveille avec l’heure, le lieu et les circonstances. Il vit par terre, grâce au clair de lune, un éclat de pin assez propre, sortit de sa poche un fragment d’ocre rouge et, coinçant la langue entre ses dents à chaque plein, puis relâchant son effort à chaque délié, il profita d’un rayon de lune pour tracer ces mots :

« Huck Finn et Tom Sawyer jurent de garder le secret là-dessus et ils souhaitent de tomber raides morts sur leur chemin s’ils parlent et de tomber en pourriture. »

Huckleberry était rempli d’admiration pour la facilité avec laquelle Tom maniait sa plume improvisée et par l’élégance de son langage. Il prit une épingle, fichée dans le revers de sa veste, et allait se piquer le pouce quand Tom l’arrêta.

« Ne fais pas ça ! C’est une épingle en laiton. Elle est peut-être couverte de vert-de-gris.

– Qu’est-ce que c’est que ça, le vert-de-gris ?

– C’est du poison, voyons. Amuse-toi à en avaler un jour et tu verras. »

– C’est du poison, voyons. Amuse-toi à en avaler un jour et tu verras. »

Tom prit l’une des aiguilles qui lui servaient à recoudre son col, et les deux garçons, après s’être piqué le pouce, en firent jaillir une goutte de sang. Tom se pressa le doigt à plusieurs reprises et réussit à tracer tant bien que mal ses initiales. Ensuite, il montra à Huck comment former un H et un F, et le document fut achevé. À grand renfort d’incantations, les deux amis enterrèrent le morceau de bois tout près du mur.

Cette cérémonie scellait pour eux, désormais, de manière inviolable, les chaînes qui leur liaient la langue.

À l’autre extrémité du bâtiment, une silhouette furtive se glissait dans l’ombre sans éveiller leur attention.

« Tom, murmura Huckleberry, est-ce que cela nous empêchera vraiment de le dire à tout jamais ?

– Bien sûr. Quoi qu’il arrive, nous devons nous taire, tu le sais !

– Oui, je crois qu’il le faut. »

Ils continuèrent de parler à voix basse pendant un certain temps, puis, à un moment donné, un chien poussa un aboiement lugubre à trois mètres d’eux.

Les deux garçons se serrèrent l’un contre l’autre comme ils l’avaient fait au cimetière.

« C’est pour lequel d’entre nous ? souffla Huckleberry.

– Je ne sais pas, regarde par le trou. Vite !

– Non, vas-y, Huck.

– Je t’en prie, Tom. Oh ! il recommence !

– Dieu merci ! soupira Tom. J’ai reconnu sa voix, c’est le chien des Harbison.

– J’aime mieux cela. Je croyais que c’était un chien errant. »

Le chien se remit à hurler. L’espoir des enfants retomba.

« Oh ! mon Dieu, ce n’est pas le chien des Harbison, murmura Huckleberry. Je t’en prie, Tom, va voir ! »

Tremblant de peur, Tom céda et regarda par le trou. Quand il parla, sa voix était à peine audible.

« Oh ! Huck, c’est un *chien errant* !

– Vite, Tom, vite ! C’est pour qui ?

– Ça doit être pour nous deux, Huck, puisqu’on est ensemble.

– Oh ! Tom, je crois qu’on est fichus. Aucun doute en ce qui me concerne. Je sais où je finirai. J’ai été trop mauvais.

– Et moi, donc ! Voilà ce que c’est de faire l’école buissonnière, et de désobéir tout le temps. J’aurais pu être sage,

– Et moi, donc ! Voilà ce que c’est de faire l’école buissonnière, et de désobéir tout le temps. J’aurais pu être sage, comme Sid, si j’avais essayé – mais bien sûr, je ne voulais pas... Si jamais j’en réchappe cette fois, je jure que je serai toujours fourré à l’école du dimanche. »

Et Tom se mit à renifler.

« Toi, mauvais ! fit Huck en reniflant lui aussi, voyons, Tom Sawyer, tu es un ange à côté de moi. Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! je voudrais tellement être à ta place ! »

Soudain, Tom manqua s’étouffer :

« Regarde, Hucky, regarde ! Il nous tourne le dos ! »

Hucky, fou de joie, regarda à son tour.

« Mais, bon sang, c’est vrai ! Et la première fois ?

– La première fois aussi. Mais moi, comme un imbécile, je n’y avais pas pensé. C’est merveilleux, non ? Mais alors, pour qui est-il donc venu ? »

L’aboiement s’interrompit. Tom dressa l’oreille.

« Chut ! Tu entends ?

– On dirait... on dirait des cochons qui grognent. Non, c’est quelqu’un qui ronfle, Tom.

– Oui, c’est ça. D’où est-ce que ça vient, Huck ?

– Il me semble que c’est à l’autre bout. Tu sais, papa venait dormir ici quelquefois, avec les cochons. Mais lui quand il ronfle, il soulèverait les montagnes ! Et puis, je crois qu’il est parti pour de bon et qu’il ne reviendra plus jamais au village. »

L’esprit d’aventure reprenait peu à peu ses droits chez les deux garçons.

« Hucky, tu me suis, si je passe le premier ?

– Je n’en ai pas très envie, Tom. Si c’était Joe l’Indien ? »

Tom frissonna. Mais la tentation d'aller voir fut la plus forte. Les garçons commencèrent par s'entendre : ils iraient, mais se sauveraient dare-dare si le ronflement s'arrêtait. Ils se mirent en marche à pas de loup, l'un derrière l'autre. Quand ils furent à cinq pas du dormeur, Tom marcha sur un bâton qui se cassa avec un bruit sec. L'homme gémit, s'agita. Un rayon de lune lui effleura le visage : c'était Muff Potter. Dès qu'il avait bougé, les garçons s'étaient figés. Ils n'en reprenaient pas moins courage. Ils repartirent sur la pointe des pieds, passèrent sous l'auvent brisé, et s'arrêtèrent un peu plus loin pour se dire au revoir. Le lugubre aboiement reprit. Ils se tournèrent et virent le chien inconnu dressé à quelques pas de Potter, le regard fixé sur lui.

« Mon Dieu, c'est pour lui ! s'exclamèrent les deux garçons dans un souffle.

– Dis donc, Tom, on dit qu'un chien errant est venu hurler sous les fenêtres de Johnny Miller vers minuit, il y a déjà deux semaines, et qu'un engoulevent s'est posé le même soir sur l'appui de sa fenêtre, et qu'il a chanté. Malgré ça, personne n'est mort dans la famille...

– Je sais. Mais Gracie Miller est quand même tombée dans l'âtre et s'est terriblement brûlée le samedi suivant !

– Elle n'est pas morte ; elle va même plutôt mieux.

– Très bien ; mais attends de voir ce qui va se passer. Elle est fichue, aussi sûr que Muff Potter est fichu. (...) »

Puis ils se séparèrent, absorbés dans de profondes réflexions.

Lorsque Tom regagna sa chambre par la fenêtre, la nuit tirait à sa fin. Notre héros se déshabilla avec d'infinies précautions et s'endormit tout en se félicitant que personne ne se fût aperçu de son escapade. Sid ronflait doucement et son frère ne pouvait pas se douter qu'il était déjà réveillé depuis une heure.

Lorsque Tom s'arracha au sommeil, Sid était parti. Tom eut l'impression qu'il était plus tard qu'il ne pensait et se demanda pourquoi on n'était pas venu, comme tous les matins, le tarabuster pour le sortir du lit. Il s'habilla en un tournemain. L'âme inquiète, il descendit l'escalier et pénétra dans la salle à manger, encore tout engourdi et endolori. Le petit déjeuner était terminé, mais tout le monde était resté à table. Il régnait dans la pièce une atmosphère solennelle impressionnante : aucun reproche, mais tous les regards se détournaient de lui. Il s'assit, essaya de paraître gai, mais c'était aller à contre-courant. Il n'obtint ni sourire ni réponse d'aucune sorte. Il essaya de faire de l'esprit, mais le cœur n'y était pas et ses plaisanteries n'éveillèrent aucun écho. Alors il se tut.

Après le repas, sa tante le prit à part. Tom se réjouit presque à l'idée de recevoir une correction, mais il n'en fut rien. Tante Polly fondit en larmes et lui dit entre deux sanglots que s'il continuait ainsi, elle ne tarderait pas à mourir de chagrin, car tous ses efforts étaient inutiles. C'était pire qu'un millier de coups de fouet. Tom pleura lui aussi, demanda pardon, promit de se corriger, mais ne parvint ni à obtenir rémission complète de ses péchés ni à inspirer confiance en ses promesses.



Johān Coenraad Braakensiek, 1910

Les aventures de Tom Sawyer

Mark Twain

chapitre 17 : « Coup de théâtre »

Tom a de nouveau fugué avec son ami Huck et son ami Joe. Déçus par leur entourage, ils souhaitent quitter tout le monde et aller vivre sur une île comme des pirates. Leur embarcation ayant été retrouvée, le village pense alors qu'ils ont disparu, noyés.

Cependant, en ce calme après-midi du samedi, la joie était loin de régner au village de Saint-Petersburg. La famille Harper et celle de tante Polly préparaient leurs vêtements de deuil à grand renfort de larmes et de sanglots. Un silence inhabituel pesait sur toutes les maisons. Les enfants redoutaient le congé du dimanche et n'avaient aucun goût à jouer, aucun entrain.

Au cours de la journée, Becky Thatcher se surprit à errer dans la cour déserte de l'école, mais ne trouva rien pour dissiper sa mélancolie.

« Oh ! si seulement j'avais gardé sa boule de cuivre ! soupira-t-elle. Mais je n'ai rien pour me souvenir de lui ! »

Elle s'arrêta et considéra l'un des angles de la classe.

« C'était ici, fit-elle, poursuivant son monologue intérieur. Si c'était à recommencer, je ne dirai jamais ce que j'ai dit... Non, pour rien au monde. Mais, maintenant, c'est fini. Il est parti. Je ne le reverrai plus jamais, jamais, jamais... »

Cette pensée lui fendit le cœur et les larmes lui inondèrent le visage. Garçons et filles, profitant de leur journée de congé, vinrent à l'école comme on va faire un pieux pèlerinage. Ils se mirent à parler de Tom et de Joe, et chacun désigna l'endroit où il avait vu ses deux camarades pour la dernière fois.

« J'étais là, juste comme je suis maintenant. Il se tenait ici, à ta place. J'étais aussi près que ça, et il souriait ainsi. Et puis quelque chose de terrible m'a traversé. Je n'ai pas compris à ce moment-là. Si j'avais su ! »

Puis on se querella pour savoir qui les avait vus le dernier, chacun se disputant ce triste privilège. Quand les témoins eurent tranché, les heureux élus prirent un air d'importance, éveillant autour d'eux l'admiration et l'envie. Un pauvre garçon qui n'avait rien d'autre à proposer alla jusqu'à dire, avec une fierté manifeste à ce souvenir :

« Eh bien, moi, une fois, Tom Sawyer m'a battu ! »

Mais cette tentative pour mériter la gloire fut un échec : la plupart des garçons pouvaient en dire autant, et cela ôtait tout son prix à l'exploit. Le groupe s'éloigna enfin en évoquant à voix sourde le souvenir des héros disparus.

Le lendemain, après l'école du dimanche, le glas se mit à sonner au lieu du carillon qui conviait d'habitude les fidèles au service. L'air était calme et le son triste de la cloche s'harmonisait parfaitement avec le silence de la nature. Les villageois arrivèrent un à un. Ils s'arrêtaient un instant sous le porche pour échanger à voix basse leurs impressions sur le triste événement. À l'intérieur de l'église, pas un murmure, pas un chuchotement, rien que le frou-frou discret des robes de deuil. Jamais la petite chapelle n'avait contenu tant de monde. Lorsque tante Polly fit son entrée, suivie de Sid, de Mary et de toute la famille Harper, l'assistance entière se leva et attendit debout que les parents éplorés des petits disparus se fussent assis au premier rang. Alors, au milieu du silence recueilli, ponctué de brefs sanglots, le pasteur étendit les deux mains et commença tout haut à prier. Puis l'assemblée chanta une hymne émouvante, suivie du texte : « Je suis la Résurrection et la Vie. »

Le pasteur fit alors un tableau des vertus, de la gentillesse des jeunes disparus, et des promesses exceptionnelles qu'ils laissaient entrevoir. Au point que chaque fidèle présent, conscient de la justesse de ces paroles, se reprocha son aveuglement devant ce qu'il avait pris pour des défauts et des lacunes graves chez ces pauvres garçons. Le révérend rappela mille traits qui prouvaient la bonté et la générosité de leur nature. Et tous, en pensant à ces épisodes, regrettaient d'avoir songé à l'époque que tout cela ne méritait que le fouet. Plus le révérend parlait, plus il devenait lyrique. À la fin, l'assistance émue jusqu'au tréfonds de l'âme se joignit au chœur larmoyant des parents éplorés et laissa libre cours à ses larmes et à ses sanglots. Le pasteur lui-même, gagné par la contagion, mouilla de ses pleurs le rebord de la chaire.

Si les gens avaient été moins accaparés par leur chagrin, ils eussent distingué comme une sorte de grincement au fond de l'église. Le pasteur releva la tête et regarda à travers ses larmes du côté de la porte. Il parut soudain pétrifié. Quelqu'un se retourna pour voir ce qui le troublait tant. Une autre personne fit de même, et bientôt tous les fidèles, debout et médusés, purent voir Tom qui s'avancait au milieu de la nef, escorté de Joe et de Huck aussi déguenillés que lui. Les trois morts s'étaient cachés dans un recoin et avaient écouté d'un bout à l'autre leur oraison funèbre.

Tante Polly, Mary et les Harper se jetèrent sur leurs enfants retrouvés, les étouffèrent de baisers et se répandirent en actions de grâce tandis que le pauvre Huck, ne sachant que faire, songeait déjà à rebrousser chemin devant les regards peu accueillants.

« Tante Polly, murmura Tom. Ce n'est pas juste. Il faut que quelqu'un se réjouisse aussi de revoir Huck.

– Mais, voyons, Tom, je suis très heureuse de le revoir, le pauvre petit. Viens, Huck, que je t'embrasse. »

Les démonstrations de la vieille dame ne firent qu'augmenter la gêne du garçon.

Tout à coup, le pasteur lança à pleins poumons :

« Béni soit le Seigneur de qui nous viennent tous nos bienfaits... Chantez, mes amis !... mettez-y toute votre âme ! »

Aussitôt, l'hymne *Old Hundred* jaillit de toutes les bouches et, tandis que les solives du plafond en tremblaient, Tom le pirate regarda ses camarades béats d'admiration et reconnut que c'était le plus beau jour de sa vie.

À la sortie de l'église, les villageois bernés tombèrent d'accord : ils étaient prêts à se laisser couvrir de ridicule une fois de plus, rien que pour entendre encore chanter l'*OldHundred* de cette façon-là.

En fait, ce jour-là, Tom, selon les sautes d'humeur de tante Polly, reçut plus de tapes et de baisers qu'en une année. Et il fut incapable de dire lesquels, des tapes ou des baisers, traduisaient le mieux la reconnaissance de sa tante envers le Ciel, et sa tendresse pour son garnement de neveu.